



**NICOLE DENNIS-BENN**

# Si le soleil se dérobe

ROMAN

traduit de l'anglais (Jamaïque)  
par Benoîte Dauvergne

 ***l'aube***



SI LE SOLEIL SE DÉROBE

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Manon Viard

L'éditeur remercie le Centre national du livre  
pour son soutien à cette publication

Titre original: *Patsy*

© Nicole Dennis-Benn, 2019

© Éditions de l'Aube, 2022  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-4679-7

Nicole Dennis-Benn

## **Si le soleil se dérobe**

roman traduit de l'anglais (Jamaïque)  
par Benoîte Dauvergne

*éditions de l'aube*



*En mémoire des histoires méconnues des sans-papiers  
en quête d'un arbre avec des branches pour se poser.*





« Peut-être serai-je chez moi  
dans cet endroit où je me rends  
pour la première fois. »

WARSAN SHIRE



LIVRE I

*Birdie (1998)*



**B**ien qu'à deux ans seulement de la trentaine, Patsy n'a rien de convaincant à présenter, hormis la fine enveloppe marron qu'elle utilise pour s'abriter du soleil chauffé à blanc. Celle-ci contient tous ses papiers, de son acte de naissance à son carnet de vaccination. Mais surtout, elle renferme son rêve, le rêve que partagent tous les Jamaïcains d'un certain rang social : monter à bord d'un avion pour l'Amérique, tant ils sont séduits par la destination et la possibilité de voler.

Lorsque s'est présentée l'occasion de repasser un entretien à l'ambassade américaine, Patsy l'a saisie sans hésiter. Sans en parler aux membres de sa famille, ni prendre la peine de réfléchir à ce qu'ils en penseraient, elle a quitté la maison en douce de bon matin – avant que le coq de monsieur Belnavis ne se mette à chanter, avant que l'odeur du pain chaud de mademoiselle Hyacinth ne remplace le parfum humide de l'aube, avant que Ras Norbert ne commence à scander : « Croyez-le ou pas ! » au sujet de l'or enterré dans son jardin. Dans leur modeste maison de trois pièces de Pennyfield – un quartier populaire coincé entre une colline et un ravin –, un mot rédigé de sa plus belle écriture attendait sa fille sur la table à côté de la machine à coudre Singer de manman G. PASSE UNE BONNE JOURNÉE À L'ÉCOLE. SOUVIENS-TOI DE REGARDER DES DEUX CÔTÉS DE LA RUE AVANT DE TRAVERSER ET DE NE PAS PARLER AUX

INCONNUS. DIS ÉGALEMENT À MADEMOISELLE GAINS QUE JE PAIERAI À LA FIN DU MOIS. Il ne faisait pas encore chaud et humide quand elle est partie ; le blazer en tweed brun clair et la jupe en polyester vert olive que sa meilleure amie, Cicely, lui a envoyés d'Amérique il y a des années semblaient alors un choix raisonnable. Autrefois, cet ensemble était trop grand quand elle l'essayait, mais il lui va aujourd'hui comme un gant. Ne l'ayant jamais porté, Patsy a dû le laisser suspendu plusieurs jours à l'extérieur de sa garde-robe pour débarrasser le tissu de son odeur d'antimites. Elle avait choisi cette tenue dans le but de paraître sûre d'elle, mais à peine était-elle descendue du bus sur Half-Way Tree Road qu'elle a commencé à transpirer. Patsy s'est immobilisée un instant, puis a contemplé la longue portion de route qu'elle venait de parcourir en s'étonnant qu'à son départ, sa fille se soit retournée dans le grand lit grinçant qu'elles partagent sans lui poser de questions. Alors qu'elle s'habillait dans l'obscurité, la petite semblait l'observer de ses yeux vigilants comme si elle était au courant de son plan. Mais peut-être son imagination lui jouait-elle un tour. Patsy enfile toujours ses vêtements dans le noir, car elle évite de se regarder dans les miroirs, généralement mécontente de ce qu'elle y aperçoit : un visage rond et plat ordinaire, un nez large, des lèvres pleines et boudeuses qui lui donnent l'air d'un enfant déçu d'avoir perdu son jouet préféré, malgré les fossettes qui creusent en permanence ses joues. Ses yeux lui valent les compliments des hommes, mais sa poitrine généreuse leur vole la vedette. Sa peau brun foncé fait ressortir la blancheur de ses dents parfaitement alignées. Quant à sa chevelure, Patsy se contente de la lisser au fer tous les dimanches soir après le dîner, et l'attache en chignon serré qu'elle fixe avec une bonne dose de gel. En sentant son regard posé sur elle ce matin dans l'obscurité, elle a voulu poser l'index sur les lèvres de sa fille, prête à s'expliquer, mais c'était inutile.

Ces derniers temps, Tru se tortille et soupire souvent dans son sommeil, à croire qu'elle a déjà découvert la trahison de sa mère. Depuis qu'elle cache les lettres envoyées de Brooklyn dans une mallette fermée à clé qu'elle range sur la garde-robe, jamais Patsy ne s'est sentie aussi incertaine et coupable à la fois.

Dans la file devant l'ambassade, elle triture le petit pendentif en œil de tigre – autre cadeau de Cicely – qui pend à son cou, dans l'espoir qu'il lui porte chance. « *Je l'ai acheté à Chinatown. Eh oui, ma chère! Y a un quartier qui s'appelle comme ça ici! On y fait de bonnes affaires. On ira ensemble quand tu seras là.* » Sous sa veste en tweed, Patsy sent presque l'adrénaline jaillir dans ses veines. Bien qu'elle soit arrivée en avance à son entretien, une longue file s'étire déjà jusqu'au Knutsford Boulevard et longe le Jamaica Pegasus Hotel. Cette belle matinée de juin est un festival de bleus, de verts et de jaunes. À sept heures, la chaleur a déjà presque atteint son pic et l'air est empli de l'odeur des mangues Julie et des vers de terre écrasés – victimes de l'averse de la veille au soir. Une nuée d'oiseaux blancs triangulaires se dirige vers le sud, fuyant probablement le froid nord-américain.

Mais Patsy ne prête pas vraiment attention à ce qui l'entoure. Elle coince la grande enveloppe brune sous son aisselle, où la sueur dessine de grandes auréoles jusqu'à son flanc. C'est Cicely qui lui a conseillé de porter un tailleur. « *Y te prendront plus au sérieux cette fois.* » Cependant, attendre dans cette tenue sous le soleil brûlant ne fait que rendre la chaleur encore plus insupportable. Il lui est toutefois impossible d'enlever son blazer, car son chemisier trempé colle autant à ses formes qu'un T-shirt mouillé, ce qui scandalisera à coup sûr les Américains de l'ambassade.

Hormis quelques femmes aussi pomponnées que si elles se rendaient à la messe un dimanche de Pâques, coiffées de chapeaux et vêtues de robes aux tons pastel couvertes

de taches de sueur dans le dos, beaucoup de gens portent comme elle un costume de ville – certains empruntés, d'autres achetés pour l'occasion, la plupart trop foncés et trop épais pour cette chaleur insolente. Patsy fait signe de s'approcher à un jeune vendeur de sachets de jus de fruits congelés, dans l'espoir de se rafraîchir un peu et de se détendre, car elle ne cesse de réfléchir aux questions qu'on lui posera à l'entretien.

« Vingt dollars, mam'zelle », annonce le garçon, avec un cheveu sur la langue.

Il propose également des sifflets suspendus à une ficelle passée autour de son pouce aux nombreuses personnes qui, bien qu'elles fassent la queue pour quitter l'île, voudront sûrement se joindre à la fête du soir en l'honneur des Reggae Boyz, qui ont été sélectionnés pour participer à la Coupe du monde organisée en France. Tous les Jamaïcains se préparent pour le match de ce soir contre l'Argentine. Rien ne les soude aussi solidement qu'un événement sportif international où ils sont représentés. À Half-Way Tree, des inconnus se tombent dans les bras. Les malfrats déposent les armes, empoignent les piliers de bar par le col, embrassent leurs bouches rieuses et fières et les font tourner comme des toupies dans la rue. En guise de tambourins, les jeunes sortent des marmites et des cuillères des placards de cuisine. Les hommes de Pennyfield, fouillant longuement leurs poches plates, ont commencé à parier dès le mois dernier au Pete's Bar, qui est équipé d'une grande télévision. Mademoiselle Maxine, connue pour être le cordon bleu de la communauté, s'apprête à tordre le cou à la volaille la plus grasse de son poulailler afin de préparer du poulet à la sauce brune et du riz blanc, qu'elle vendra avec son breuvage spécial à la liqueur de malt – recommandé aux femmes désirant tomber enceintes et aux hommes qui ont besoin de faire le plein d'énergie, en particulier un soir de victoire assurée.



Patsy observe le jeune vendeur avec ses sachets de jus et ses sifflets suspendus au pouce. Ce gamin rachitique aux jambes couvertes de cicatrices, vêtu d'un débardeur en filet et d'un bermuda, ne porte pas plus de seize ans.

« Vingt dollars pou un sachet de jus ? »

— Oui, mam'zelle.

— C'est pas pasque ces gens font la queue devant l'am-bassade qu'y sont pleins aux as. »

Le garçon, qui connaît son marché, ne répond pas. Alors qu'il s'apprête à passer au client suivant, Patsy cède.

« Bon d'accord, donne-moi un jus d'orange. »

Le jeune vendeur lui tend un sachet, prend son argent, puis le compte rapidement à l'aide de son pouce libre. Impressionnée, Patsy l'observe tandis que des chiffres tourbillonnent dans sa propre tête. La langue entre les lèvres, elle compte les billets silencieusement en même temps que lui. Les maths étaient sa matière préférée à l'école – la seule dans laquelle elle excellait. Car il n'y a rien de plus sûr que les nombres. Lorsque le garçon lui rend la monnaie, elle lui dit de la garder. Il est si facile de se convaincre qu'il économisera chacun de ces pennies pour son avenir, de se convaincre qu'il en a un – qu'il ne passera pas sa vie à vendre des jus et des sifflets, mais occupera un jour le poste de chef comptable dans une banque. Ou qu'il en sera le patron. Mais cette bouffée d'optimisme diminue au même rythme que la file de ses concitoyens qui ont fini par se faire une raison : il y a certaines graines que la terre ne fera jamais pousser.

« Merci mam'zelle », dit le garçon, la tête légèrement inclinée, comme par résignation.

Patsy songe à tout l'argent qu'elle a gaspillé en investissant dans un passeport et une demande de visa américain. On le lui a déjà refusé deux ans plus tôt, sans explication. D'après ses amis, si sa demande n'a pas abouti, c'est parce qu'elle ne détenait aucune propriété en Jamaïque. À part le

capital de départ que lui a remis Vincent, l'homme d'affaires marié avec qui elle a une liaison, Patsy ne possède aucun actif réel dont elle pourrait parler aux Américains. « *En général, y te donnent le visa quand y savent que t'as des biens qui t'attendent ici. À leurs yeux, c'est la garantie que tu pars pas pou de bon* », lui a expliqué Ramona, la secrétaire qui occupe le box voisin du sien, et la seule avec qui elle déjeune. « *Et pis ils ont tendance à se montrer indulgents quand on est propriétaire d'un commerce* », a ajouté Sandria, l'autre secrétaire, celle qui aime bien fourrer le nez dans les affaires des autres et tout rapporter à leur patronne, mademoiselle Clark – une vraie sorcière qui regarde de travers chacun de ses subordonnés.

Tracassée par sa situation désespérée, Patsy réfléchit à son histoire – celle-ci manque d'éléments dramatiques comme en comporte, par exemple, une demande d'asile. Il paraît que c'est la garantie d'être accueilli dans n'importe quel pays. Il y a quelques mois, Patsy a lu dans le *Jamaica Observer* l'histoire d'un homme que quatre autres avaient attaqué, armés de machettes, après l'avoir découvert dans une « *situation compromettante* » derrière un buisson avec une personne du même sexe. Au lieu de se traîner jusqu'à l'hôpital ou au commissariat, la victime avait rampé jusqu'à l'ambassade du Canada qui lui avait délivré un visa sur-le-champ. « *Y sont capables de tout, ces sodomites. Même de séparer la mer en deux et de marcher sur l'eau. Tout ce qu'ils ont à faire pou obtenir ce qu'y veulent, c'est crier au loup* », a conclu Ramona en repliant le journal, le nez froncé.

Patsy a néanmoins répété son discours dans son petit box du ministère, assise bien droite sur sa chaise pivotante, les chevilles croisées, face à la cloison en bois nue. Et elle a recommencé la nuit dernière dans son lit, allongée sur le dos, le regard plongé dans l'abîme d'obscurité, tandis que sa fille ronflait doucement à côté d'elle. « *Je vais rendre visite à une amie.* » Ce qu'elle a à dire n'est pas plus compliqué

que ça, mais elle manque encore d'assurance en prononçant ces mots. Patsy compte enchaîner avec l'histoire qu'elle a maintes fois répétée – un récit assez crédible pour convaincre les Américains qu'elle n'a aucune envie de s'enfuir car « *Ce serait de la folie!* » Elle leur racontera qu'elle possède un terrain dans la paroisse de Trelawny sur lequel elle a prévu de faire bâtir une maison. (En réalité, ce terrain appartenait à papa Joe, le père de manman G et grand-père de Patsy, un planteur de canne à sucre. Il a été obligé de le vendre à des promoteurs qui l'ont acheté pour une bouchée de pain et transformé en stade. Papa Joe est mort peu après, le cœur brisé.) Les fonctionnaires de l'ambassade n'auront aucun moyen de savoir que son histoire est fausse.

La plupart du temps, Patsy s'arrête à mi-discours, inquiète d'être frappée par la foudre à cause de ses mensonges, un sort contre lequel manman G ne cesse de la mettre en garde. Enfin, ce ne sera pas la première fois qu'elle ignore ses avertissements. Patsy a passé toute son enfance auprès de sa mère, à l'église ou aux coins des rues, à distribuer des prospectus intitulés JÉSUS SAUVE! et à prier pour les « pécheurs » qui les refusaient sous prétexte qu'ils étaient en retard au travail ou à l'école. Presque toute sa vie, elle s'est sentie obligée de se repentir pour les péchés qu'elle avait commis. *Mais mentir pour obtenir un visa américain n'est pas si grave*, se raisonne-t-elle, car Dieu peut comprendre qu'elle le fait pour le bien de sa famille. Une fois en Amérique, elle enverra de l'argent chez elle dès qu'elle aura trouvé un travail. Cette partie de l'histoire au moins est vraie – *true*, un mot qui lui rappelle naturellement le diminutif de sa fille, un petit nom qui lui est resté après s'être échappé de la bouche de Patsy, de façon désinvolte et spontanée, un jour où elle était trop épuisée pour prononcer son prénom en entier. Ou était-ce une semaine? Un mois? Une année? Patsy a tendance à perdre la notion du temps, trop affaiblie

par ce mal sombre, lourd et invisible, dont elle sait qu'il est toujours là, silencieux, à l'attendre. Manman G l'appelle *le froid du diable*, car il s'introduit souvent dans son cœur tel un voleur au milieu de la nuit. Combien de fois Patsy ne l'a-t-elle senti peser de tout son poids sur sa poitrine ? Certaines nuits, elle parvient à peine à respirer, et encore moins à soulever le drap et à sortir de son lit. Ce fut pendant une de ces crises qu'elle s'efforça de prononcer le nom de sa fille, Trudy-Ann, et qu'il ne sortit de sa bouche qu'un bref « Tru » dans un souffle précipité.

Ne se donnant pas la peine de se reprendre, Patsy laissa ce diminutif se substituer à son vrai prénom puisque sa fille y répondait volontiers. Ce jour-là, elle observa longuement son enfant aux grands yeux marron. Sur son visage plat, rond et ouvert, semblable au sien, il n'y avait aucune trace de la gravité d'un bambin curieux. Lorsque son mal disparut enfin et que Patsy retrouva sa capacité à respirer, elle répéta le diminutif de sa fille et vit quelque chose prendre forme dans son regard. Étonnamment, manman G, qui a toujours la tête dans les nuages, prit elle aussi l'habitude de l'appeler ainsi, car ce petit nom sonnait à ses oreilles comme un mot capable de laver l'enfant du péché de sa conception. Quand la fillette commença à écrire son prénom, elle l'orthographia « TRU » – c'était celui que ses camarades et sa maîtresse utilisaient, celui par lequel le pasteur Kirby la désignait quand il demandait à Patsy si elle l'enverrait au catéchisme avec le reste des enfants. « *Elle pourrait y apprendre à se comporter comme une fille* », insistait-il. Seul le père de Tru refuse d'employer ce diminutif – ou de reconnaître son existence.

Voilà à quoi Patsy réfléchit en suçant le sachet de jus glacé, soulagée par son effet à la fois rafraîchissant et anesthésiant. La file devant l'ambassade avance régulièrement. À l'ombre des palmiers, Patsy prête davantage attention aux personnes qui l'entourent et s'interroge sur leurs mensonges

– sur leur degré de créativité. L’homme en costume foncé, par exemple, qui semble se rendre à son propre enterrement. Lui aussi étreint l’enveloppe qui contient ses documents ; il rajuste sans arrêt sa cravate bleue de ses doigts noirs et calleux de travailleur manuel, de fermier peut-être. Qu’est-ce qu’un homme comme lui va bien pouvoir raconter aux agents de l’ambassade ? Qu’il possède de nombreux hectares de terres ? Qu’il y fait pousser des végétaux ? Que, contrairement à d’autres, ses produits frais et parfaitement mûrs ne restent pas à pourrir sur son étal de Coronation Market, le seul marché où il peut les écouler puisque son pays ne peut pas les exporter ? Ou peut-être compte-t-il partir quelques mois, voire une année, cultiver une terre étrangère, ainsi que le font la plupart des agriculteurs jamaïcains qui n’ont plus la possibilité d’exploiter leur propre sol. Et puis il y a la famille de quatre derrière lui – une mère et ses trois jeunes enfants. L’aînée surveille les deux autres, tandis que sa mère se précipite vers un stand de nourriture fait de bambous peints aux couleurs du drapeau jamaïcain. Des sachets en plastique remplis de mangues Julie et de prunes de Cythère épluchées sont suspendus à son auvent. *Ces marmailles devraient être au lékol*, songe Patsy. Que va bien pouvoir raconter cette mère à l’agent de l’ambassade ? Elle l’imagine soulevant ses deux plus jeunes enfants pour les présenter à un fonctionnaire suffisant – peut-être même les lui tendra-t-elle, tel un sachet de prunes, afin qu’il évalue leur valeur. « *Vous voyez ? Vous voyez ?*, dira-t-elle. *C’est tout ça, mon capital.* »

Enfin entrée dans l’ambassade, Patsy s’assied et attend son tour, incapable de savourer la sensation de l’air frais diffusé par le climatiseur. En réalité, elle a encore plus chaud qu’à l’extérieur. D’autres personnes patientent à côté d’elle sur leurs chaises en plastique. À chaque fois qu’un agent lance : « *Personne suivante !* », celle qui se trouve au bout du premier

rang se lève puis se dirige vers le guichet libre. Les autres passent sur le siège voisin, un peu comme au jeu des chaises musicales. Patsy prie pour que derrière le guichet auquel on l'enverra se trouve une personne aimable et de bonne humeur. Certains agents semblent distraits au lieu d'écouter la personne devant eux ; peut-être ne comprennent-ils rien au patois des hommes et des femmes des paroisses rurales – des habitants de la campagne qui ont quitté leurs villages avant l'aube, coincés entre des marchandes transportant leurs produits pour les vendre sur les marchés de la ville. Les Américains sont peut-être également frustrés parce que personne ne les comprend à cause de leurs « *T* » qui sonnent comme des « *D* » et des voyelles qu'ils coupent en deux. On dirait qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de compliquer les mots simples ou de les avaler entièrement. « *How many rums do ya have in the house yur building?* » « *Mais misyé, je suis chrétien, moi. Je bois pas de rhum* », pourrait bien répondre un candidat confus.

Arrivée au premier siège du premier rang, Patsy écoute malgré elle l'entretien d'un homme d'âge mûr qui, dans son costume blanc impeccable et sa chemise bleu pastel, semble se rendre à un banquet.

« Répétez don ce que vous venez de dire, misyé. J'entends pas clair. »

L'homme presse le côté gauche de son visage contre la paroi de verre et la souille avec sa joue.

« C'est celle-ci, ma bonne oreille. Vous voulez bien répéter? »

Patsy n'entend pas la question de l'agent, mais à en juger par l'expression du candidat – la mine aussi froissée que le mouchoir qu'il sort de sa poche pour essuyer son visage couvert de sueur malgré l'air frais –, ceui-ci ne le comprend toujours pas.

« Personne suivante! »

Patsy bondit presque de sa chaise et se précipite vers le guichet en ajustant d'une main son blazer, l'autre plaquée sur l'enveloppe brune pour l'empêcher de trembler. Le claquement de ses talons compensés sonne trop fort à ses oreilles sur les carreaux de béton. Comme elle, l'agent qui l'attend est du genre bien en chair, une coïncidence qui ne diminue nullement son stress. Patsy a simplement tendance à se chercher des points communs avec les autres. Elle n'observe pas les traits du visage du fonctionnaire. Tout ce qu'elle voit, c'est que sa peau est rosie par la chaleur et le soleil, dont on ne manque jamais en Jamaïque. Même la couleur de ses yeux lui échappe lorsqu'ils se saluent, car elle n'ose pas rencontrer son regard. Elle se remémore les conseils de Cicely et décide de fixer un point au milieu de son front. « *Les Américains aiment les contacts visuels directs, alors débrouille-toi pou avoir l'air de les regarder dans les yeux.* »

Patsy remarque sa chemise à rayures et son pantalon beige, de la couleur de l'uniforme des écoliers. Elle est sûre que cet homme sent le café et la cigarette – les Américains à la télévision en raffolent, surtout les détectives. Elle peut presque humer ce mélange d'odeur à travers la vitre qui les sépare. Patsy ne voit toujours pas pourquoi ces cloisons sont nécessaires à l'ambassade. Ce n'est pas comme s'il s'agissait d'une banque aux coffres remplis d'argent. D'ailleurs, même dans les banques, il suffit d'entrer et de s'asseoir pour s'entretenir avec un membre du personnel. Mais sait-on jamais, le désespoir que trahissent ces sourires crispés, ces fermoirs métalliques et ces cravates trop serrées, pourrait violemment pousser des candidats aux abois à sauter par-dessus les tables et à s'agripper aux jambes des agents américains. « *Je vous en prie, misyé. S'il vous plaît, madame. Je vous en supplie, donnez-moi un visa. Faut bien que je nourrisse mes marmailles. On a rien ici. Le gouvernement, il aime pas les pauvres.* »

« Quelle est votre profession ? » demande le fonctionnaire à Patsy, réduisant au silence les cris de désespoir terrifiants qui résonnent dans sa tête.

L'homme examine en même temps ses documents. Ou peut-être lit-il un script, c'est difficile à dire. Dans d'autres circonstances, Patsy trouverait impolie cette façon de la saluer sans lever la tête. Elle se racle la gorge.

« Je suis fonctionnaire, misyé. Secrétaire au ministère. »

L'homme griffonne quelques mots sur une feuille de papier.

« C'est plutôt un bon travail. »

*Pas quand on vous paye le salaire minimum, qu'on doit régler les frais du lékol de son enfant et qu'on loge gratuitement sa mère retraitée parce qu'elle donne toute sa pension à l'église, aimerait lui répondre Patsy. Mais elle choisit de se taire au cas où ces précisions compromettraient ses chances. Et puis, si elle a décroché ce boulot, c'est parce que le pasteur Kirby connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un dont la cousine au second degré travaillait aux ressources humaines. Car, à l'époque, personne ne voulait d'une employée qui n'avait même pas terminé le lycée.*

« Quel est le but de votre voyage aux États-Unis ? »

L'homme lève la tête et la fixe du regard. À part l'intention de profiter davantage de la vie et de gagner plus d'argent pour s'occuper de sa fille ? L'envie de retrouver Cicely en Amérique occupe une place si importante dans le cœur de Patsy qu'elle en tremble presque et doit s'efforcer de retrouver son calme avant de répondre. Bien qu'elle ait conservé toutes ses lettres, elle transporte seulement sa préférée dans son sac à main, écrite des mois après que son amie a disparu de Pennyfield. Personne n'a jamais su où elle était partie jusqu'à l'arrivée de ce courrier. Patsy l'a lu tant de fois qu'elle le connaît par cœur.



## SI LE SOLEIL SE DÉROBE

CHÈRE PATSY,

JE T'ÉCRIS DE BROOKLYN, À NEW YORK. JE VOULAIS TE CONTACTER AVANT, MAIS IL FALLAIT D'ABORD QUE JE M'INSTALLE. JE T'EN PRIE, NE DIS À PERSONNE QUE TU AS EU DE MES NOUVELLES. NI À ROY, NI À MANMAN G, NI À TANTE ZELMA, ET SURTOUT PAS À POPE. L'AMÉRIQUE EST EXACTEMENT COMME ON L'AVAIT RÊVÉE. IL Y A TELLEMENT DE POSSIBILITÉS ICI. IL FAIT FROID ET IL NEIGE BEAUCOUP EN HIVER. SI ON SE REVOIT UN JOUR, TU ME TROUVERAS TELLEMENT PLUS CLAIRE ! JE SUIS PLUS À L'AISE ICI MAINTENANT. MAIS LA MER ME MANQUE. LES COLLINES QUI NOUS ENTOURAIENT AUSSI. OBSERVER LE CIEL LA NUIT ET VOIR DES ÉTOILES SI PROCHES QU'ON POURRAIT LES ATTRAPER. L'ODEUR DU FRUIT À PAIN QUI RÔTIT ET DE LA MORUE QUI MIJOTE. MAINTENANT, JE DOIS ALLER AU RESTAURANT POUR EN ACHETER. MAIS CE N'EST PAS SI TERRIBLE. JE M'IMAGINE TOUT LE TEMPS QUE TU ES LÀ AUSSI. J'AIME RÊVER DE NOUS, LIBRES SANS TA MÈRE, MA TANTE, POPE, ROY ET TOUS LES AUTRES À PENNYFIELD. J'INSISTE : NE DIS À PERSONNE QUE TU AS EU DE MES NOUVELLES. MAINTENANT QUE JE SUIS ICI, MES SOUVENIRS DE TOI ET DE NOTRE AMITIÉ SI SPÉCIALE NE S'EFFACERONT JAMAIS. TU AS TOUJOURS ÉTÉ MA SEULE FAMILLE DANS CE MONDE.

BIEN À TOI,  
CICELY

« J'y vais en vacances », lâche Patsy, oubliant de préciser qu'elle rendra visite à une amie.

Le mot « vacances » sous-entend une certaine oisiveté – une inactivité réservée aux Blancs, comme ceux qu'elle voit se la couler douce sur les plages de l'île, couverts de coups de soleil. Mais avant que Patsy puisse se reprendre et expliquer son projet élaboré – bâtir une maison sur le terrain qu'elle a oublié de mentionner –, l'homme déclare :

« Je ne comprendrai jamais les Jamaïcains qui partent en vacances en Amérique, alors que ce pays est paradisiaque. »

Il rit dans sa barbe et secoue la tête.

« En fait, je vais à un mariage », s'empresse d'ajouter Patsy, puisque la maladie et la mort sont deux sujets sur lesquels on ne peut pas mentir sans s'attirer le malheur.

Ce n'est pas le texte qu'elle a répété, mais elle s'en tiendra à ce scénario. Elle est stupéfaite par la facilité avec laquelle ce mensonge est sorti de sa bouche. Cicely s'est mariée il y a des années dans l'unique but de régulariser sa situation. « *C'était sans plus* », lui raconta-t-elle ensuite au téléphone. D'habitude, elles évitaient prudemment le sujet de leurs vies sentimentales – Cicely ne l'interrogeait jamais sur Roy, et Patsy ne se renseignait pas non plus sur l'objet de son affection. Le combiné coïncé entre l'oreille et l'épaule, elle écouta le récit de son amie, gênée par le tambourinement de son cœur et les caquètements de la volaille qui se promenait dans le jardin derrière la maison. « *On a fait ça au tribunal. C'était fini en un clin d'œil. Le plus difficile, ça a été de convaincre le fonctionnaire de l'immigration. Y voulait des preuves. Mais grâce aux cours de théâtre qu'on suivait à l'école, je me suis montrée persuasive. On aurait vraiment cru que notre relation était authentique.* » Cicely lâcha un petit rire et Patsy, réconfortée par son récit comique, l'imagina en train d'embrasser son mari fictif avec la langue, sous le regard blasé d'un homme blanc triturant son stylo.

Non, il est impossible que ce fonctionnaire fasse des recherches là-dessus.

« Magnifique, répond-il. Et qui est-ce qui se marie ? »

— M-ma meilleure amie.

— Quand aura lieu la cérémonie ?

— En octobre.

— Puis-je voir l'invitation ?

— Pardon ?

— L'invitation. J'ai besoin d'une preuve.

— Ah! Oui, oui, l'invitation. »

Patsy se sent mal tout à coup. Elle plonge la tête dans son sac à main et fait semblant de chercher le carton imaginaire. L'idée de tout le temps, l'argent et l'énergie qu'elle a dépensés pour préparer cet entretien lui donne le tournis. Elle est sur le point de tout perdre à cause d'un stupide mensonge. Patsy plaque une main sur la bouche.

« Je vous prie de m'excuser, mais je l'ai oubliée, dit-elle dans son meilleur anglais.

— C'est qu'on me raconte sans arrêt des histoires », se justifie l'homme.

Il examine la papperasse sur son bureau pour éviter son regard suppliant et tapote la table avec son stylo. Patsy regarde ses gros doigts se resserrer et retient sa respiration tandis que la pointe plane au-dessus du papier. Il peut la priver de ce visa d'un seul coup de crayon. Tamponner un REFUSÉ sur ses documents. Lui expliquer tranquillement qu'elle n'aura qu'à retenter sa chance l'année prochaine – mais une fois inscrite sur la liste d'attente, il lui faudra sûrement attendre encore deux ans pour repasser un entretien. Patsy se concentre sur le stylo qui s'apprête à sceller son destin.

« Pourquoi devrais-je vous croire?, demande l'homme, qui a levé les yeux de ses documents pour la regarder.

— L'amie qui va se marier est... »

Patsy s'interrompt, le temps de trouver les bons mots. Les souvenirs de leurs moments ensemble la font sourire. D'habitude, elle conserve ces pensées pour la nuit, le moment où sa mère et sa fille sont endormies. Elle baise les paupières et tamponne sa lèvre humide de sueur en espérant que l'homme derrière la vitre ne peut pas lire ses pensées et visualiser Cicely allongée nue au soleil dans la maison de Jackson Lane, aussi tendre et pulpeuse qu'un fruit à pain mûr et rôti. Le pasteur Kirby prêche contre ce mal ; la bouche

aussi écumante que celle d'un chien enragé, il promet enfer et damnation aux âmes perdues qui ressentent de tels désirs. Mas' Jacobs – un homme mince et amical qui l'appelait « *Passy* » à cause de son cheveu sur la langue – a été chassé de la maison de sa mère, le jour où mademoiselle Roberta, la crieuse publique, a prétendu l'avoir vu prendre un petit garçon sur ses genoux.

Mais Patsy ne peut pas changer. Et grâce à ce visa, elle ne sera plus obligée de compter seulement sur ses souvenirs.

Elle laisse échapper un soupir qui embue la vitre devant elle.

« C'est comme une sœur pou moi, misyé. C'est la marraine de ma fi et je ne l'ai pas vue depuis des années. »

Elle déglutit et sent tous les mensonges qu'elle conserve descendre avec la rigidité d'un os de poulet dans sa gorge.

« Vous avez une fille, dites-vous ? » lui demande l'homme, alors qu'elle manque de s'étrangler.

Confuse, Patsy hésite à nouveau à répondre lorsqu'elle remarque le sourire sur son visage. Le tout premier.

Cette information n'avait pas satisfait l'agent qu'elle a rencontré deux ans plus tôt. Le fait qu'elle ait une fille ne signifiait rien pour lui. De toute évidence, l'ambassade commençait à comprendre à l'époque que les gens étaient prêts à abandonner parents malades, époux et nouveau-nés si l'occasion se présentait de partir travailler en Amérique, un exode qui rappelle à Patsy l'enlèvement de l'Église. Manman G le répète sans arrêt : *Un jour, Jésus reviendra chercher les bons chrétiens, les élus, et leurs proches abandonnés à leur sort seront exterminés par des boules de feu.* En Jamaïque, les élus sont les personnes à la peau claire qui vivent dans d'immenses demeures sur les collines. Blotties là-haut tout près du paradis – loin de la ville chaude, poussiéreuse, et des visages noirs luisants de sueur et ridés par les fardeaux quotidiens –, elles n'ont aucun besoin de s'échapper.

« Oui, répond Patsy. J'en ai une. »

Elle ouvre son portefeuille et lui montre une photo de Tru, souriante dans un uniforme en tissu écossais rouge, prise le jour de son entrée à l'école maternelle.

« Elle est magnifique. Quel âge ? »

— Elle aura six ans en octobre. »

Patsy referme son portefeuille. Aussitôt que la photo est cachée, le péché du mensonge, et le péché d'envie, n'existent plus.

« Ma femme vient de donner naissance à une petite fille. Notre première!, se confie l'homme à voix basse. Et imaginez-vous qu'elle a embauché une nounou jamaïcaine! Une gentille femme. »

C'est au tour de Patsy de sourire. S'apercevant qu'elle le faisait déjà, elle étire davantage les lèvres et sent cette fois son sourire atteindre ses yeux. Elle se penche vers la paroi de verre afin de voir la photo que lui montre l'homme, celle d'un bébé endormi entièrement chauve.

« Elle est adorable, misyé. »

Le visage souriant du fonctionnaire brille autant qu'une pièce de monnaie au soleil.

« Merci », répond-il en rosissant.

Patsy réalise que ce qu'elle lit sur son visage est de la fierté – une fierté qui l'attriste sans la moindre raison, du moins pour aucune raison exprimable ni compréhensible.

Patsy se concentre sur la couleur de l'homme, stupéfaite que les personnes blanches soient capables d'en changer en un clin d'œil. Cicely possède aussi ce don, qui faisait autrefois d'elle la fillette la plus vénérée de l'école. Les professeurs la choyaient. Ils faisaient comprendre à leurs élèves que les jolies filles comme Cicely étaient les plus méritantes. Elle était si calme qu'on aurait dit un ange tombé du ciel, l'air sonné, le visage rougi par sa chute étourdissante. Tout ce qu'elle disait en classe ou dans la cour de récréation était

parole d'évangile. Peu importait que la communauté tout entière sache que sa mère, mademoiselle Mabley – une coolie à la peau arachide dont la chevelure était si longue qu'elle effleurait le haut relief de son postérieur ondulant – couchait avec des hommes contre rémunération, et que Cicely n'ait jamais connu celui qui lui avait donné du sang blanc.

Les fillettes avaient dix ans lorsque celle-ci choisit Patsy, qui accepta volontiers le rôle convoité de « meilleure amie de Cicely ». Cette mission s'accompagnait de certains privilèges, tels que le droit de jouer avec sa très longue chevelure soyeuse qui frémissait à chaque mouvement, et l'expérience merveilleuse d'une amitié propice aux confidences, pleine de moments d'intimité et de bavardages. Patsy faisait en outre les devoirs de Cicely, et l'aidait lors des évaluations de maths en lui faisant passer des réponses griffonnées sur des emballages de chewing-gums Wrigley's. Quelques années plus tard, elle la protégea des petites brutes jalouses qui se servaient de la mort honteuse de sa mère pour la blesser. Comme le globule qui passe son existence à fournir de l'oxygène aux cellules d'un tissu, Patsy volait au secours de Cicely sans se poser de question.

TU AS TOUJOURS ÉTÉ MA SEULE FAMILLE DANS CE MONDE. Patsy imagine Cicely, aussi blanche que le père qu'elle n'a jamais rencontré, aussi blanche que les princesses de ces livres de contes de fées qu'elle envoie à Tru après avoir inscrit à l'intérieur ses initiales, CM, en caractères parfaits, sa beauté préservée telle celle d'une sculpture de glace par le froid américain.

« Cette enfant est tout pour moi, lui confie l'agent de l'ambassade en songeant encore au bébé de la photo.

— La mienne aussi. »

Patsy file chercher Tru à l'école en faisant de son mieux pour ne pas trébucher sur ses chaussures compensées. Elle est d'autant plus prudente que son sac à main contient une promesse de taille – son passeport tamponné. Comme si elle venait d'échapper de justesse à un danger, Patsy respire à pleins poumons et ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil par-dessus l'épaule, presque certaine que l'agent de l'ambassade lui court après pour lui reprendre son visa. Voyant que personne ne la poursuit, elle ralentit le pas.

À son arrivée, la cour de l'école est calme. L'herbe ondule comme des vagues dans le vaste champ qui sert aux activités sportives et aux kermesses. La Saints Basic School que fréquente Tru se trouve de ce côté ; quant à la Saints Primary School, où Patsy espère l'inscrire en cours préparatoire, elle est située de l'autre côté de la rue. Des marchandes ont déjà installé leurs tables, couvertes de friandises qu'elles s'appêtent à vendre à la cohue d'élèves qui déferlera dès la dernière sonnerie. Quelques voitures sont garées sur le parking poussiéreux ; en attendant leurs enfants, certains parents adossés à leurs sièges écoutent le match de football opposant l'Italie et le Cameroun, ou le dernier tube de Barry G à la radio. L'hymne de la coupe du monde, *Rise Up*, passe en boucle dans une voiture ; différents chanteurs jamaïcains lancent au reste de leurs compatriotes : « *Il y a un vainqueur en chacun de vous... Donnez le meilleur de vous-mêmes.* » Car c'est exactement ce que font les Reggae Boyz. Patsy sourit ; cette chanson un brin trop optimiste résonne finalement en elle après ce qu'elle vient d'accomplir. Elle se met à chanter. L'homme qui écoute la chanson dans son véhicule doit penser qu'elle lui sourit, car il lui lance un clin d'œil. Patsy le salue d'un hochement de tête poli en signe de solidarité, puis lui tourne le dos. Le soleil de l'après-midi fait scintiller le toit arrondi du kiosque en forme de coquillage, sous lequel tous les élèves de l'école se rassemblent pour la

prière du matin, avant de se diriger vers le bâtiment à étage peint en bleu et blanc où se trouvent leurs classes.

Il est treize heures passées. Lorsqu'elle atteint celle de Tru, Patsy aperçoit mademoiselle Gains devant le tableau, occupée à surveiller les enfants qui récitent la prière de l'après-midi. Tru, qui a dû sentir sa présence, repère Patsy et entonne, les yeux grands ouverts : « *Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié...* »

Elle sourit à sa mère et gigote sur sa chaise, incapable de se concentrer. Patsy lui fait signe de fermer les yeux. Mais Tru, surexcitée, oublie qu'elle doit obéir à mademoiselle Gains. Levant les yeux, l'enseignante aperçoit Patsy et lui adresse un sourire crispé, mécontente de la voir ici aussi tôt.

« *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés...* »

Patsy fait un pas de côté et attend patiemment près de la porte que toute la classe ait fini de prier.

« N'oubliez pas de faire vos devoirs ! » lance mademoiselle Gains par-dessus les bavardages et les raclements de chaises, interrompant les rêveries de Patsy.

Lorsque sa fille lui fait coucou, elle lui sourit. Mademoiselle Gains l'invite à entrer d'un signe de la main.

« Tru, tu veux bien sortir un instant ?, demande-t-elle à la fillette avec la diction affectée des professeurs d'écoles catholiques. Je dois parler à ta maman. »

Tru sort en emportant son cartable et sa boîte à déjeuner. Mademoiselle Gains attend qu'elle soit hors de portée de voix pour dire à Patsy d'un ton moins guindé :

« Franchement, ça peut plus durer.

— Je sais. J'étais en avance.

— C'est pas ça le problème.

— Qu'est-ce qu'il y a alors ?

— C'est plus qu'une question de temps avant que la direction vérifie la liste et découvre...



— Écoutez, dit Patsy, avant de laisser échapper un soupir. J'ai demandé à Tru de vous prévenir que j'aurai les sous d'ici mardi.

— Vous avez déjà dit ça le mois dernier.

— Y a eu un gel des paiements au ministère. Vous le savez bien. Je fais de mon mieux.

— Ça suffit pas en ce qui concerne son instruction. C'est pas moi qui dicte les règles ici.

— Vous croyez que je le sais pas? On vient du même endroit, vous et moi. Vous savez comment ça se passe. »

Mademoiselle Gains croise les bras sur la poitrine. C'est une belle femme, plus belle que toutes celles que Patsy a jamais rencontrées, aux hautes pommettes et à la large mâchoire carrée. Elle garde sa chevelure naturelle et la coiffe en deux tresses, hautes et soignées, de chaque côté de la tête. Sa peau brun foncé – vision peu commune dans une école de nonnes – est sans imperfection, ce qui rend son âge plus difficile à deviner. D'aussi loin que s'en souvienne Patsy, elle a toujours habité dans Newcastle Lane à Pennyfield. Autrefois, elle vivait avec sa mère adoptive, mademoiselle Myrtle (*paix à son âme*), et sa petite sœur, Bernice. Mademoiselle Gains va à l'église de l'Assemblée de Dieu pour les vertueux que manman G fréquente depuis des années. Bien qu'elle ne soit pas catholique, elle mène une vraie vie de nonne. Elle n'a ni mari ni enfants, mais on suppose que Bernice est en réalité la fille que lui aurait donnée son propre père, car la petite est attardée. Patsy se moque totalement de ces rumeurs, contrairement aux autres femmes de Pennyfield qui donnent fièrement naissance à une tripotée de gringalets qu'elles sont incapables de nourrir. À leurs yeux, il est suspect qu'une femme de plus de vingt-cinq ans n'ait pas d'enfants. Soit elle est malheureusement stérile, soit, dans la mesure où leurs compatriotes sont les hommes les plus désirables de la terre, c'est une dépravée

– ce qui est impossible dans un endroit comme Pennyfield, où tout le monde est au courant de vos moindres faits et gestes, peut voir tout ce qui se passe d’un bout à l’autre de votre maison à travers la varangue, surveiller par une fenêtre les activités se déroulant dans votre chambre ou votre cuisine, ou vous regarder vous laver, nu comme un ver, dans votre salle de bains extérieure par-dessus la palissade en zinc. Il n’y a pas la moindre cachette dans un quartier pareil. Et s’ils sont prêts à excuser la conduite des criminels, des ivrognes et des hommes qui copulent avec des chèvres, des vaches, des chiens ou des enfants, les gens se méfient, presque avec terreur, d’une femme sans famille ni religion. Jésus est la seule excuse valable pour qu’une jeune femme refuse de laisser un pénis l’approcher.

« Je vous donne jusqu’à mardi, déclare mademoiselle Gains, que les personnes âgées de Pennyfield appellent toujours “*la fi adoptive de mam’zelle Myrtle*”. Après, je pourrai plus la garder dans ma classe. Je risquerais d’avoir des problèmes avec la direction du lékol. Si je fais ça, c’est uniquement pasque c’est une bonne élève et qu’on est voisines...

— Je vais régler le problème. »

Mademoiselle Gains hoche la tête.

« Très bien. Transmettez mes salutations à votre mère. »

Se tournant pour partir, Patsy laisse la dernière demande de l’institutrice choir sans bruit entre elles sur le carrelage en béton de la classe.

« Manman a une bonne nouvelle ! » annonce Patsy à Tru au restaurant Tastee de Cross Roads, où elle l’a emmenée après l’école.

Assis sur des bancs près d’elles, quelques employés des entreprises du coin dévorent des pâtés à la viande et du

pain coco. Tru et Patsy sont installées à une des tables en plastique qui font face à la route. La fillette regarde sa mère, en clignant des yeux à cause de la poussière soulevée par le chantier de la station-service. D'un brun plus clair que sa peau, ils sont aussi vifs que si deux soleils remplaçaient ses pupilles. Ces temps-ci, Tru dévisage Patsy avec l'attention sérieuse d'une femme d'expérience. Mademoiselle Gains a proposé de lui faire sauter une classe quand elle commencera l'école primaire en septembre. Patsy y a bien réfléchi, car elle craint que sa fille ne soit trop petite pour trouver sa place au milieu d'enfants plus âgés, bien que son intelligence vaille la leur, voire la dépasse. Mais c'est vraiment là son unique peur. En son for intérieur, elle se réjouit que Tru saute une classe. Cela ne la fera mûrir que plus vite et brûler des étapes, ce qui soulagera Patsy du fardeau de son éducation. Un sentiment de culpabilité la submerge aussitôt. Il y a une telle conviction dans l'expression de sa fille – une noirceur et un mystère qui effraient Patsy et l'obligent parfois à détourner le regard, ou réarranger ce qui n'a pas besoin de l'être. Elle tend ainsi la main au-dessus de la table afin d'essuyer des miettes de pâté autour de la bouche de sa fille. Pour faire bonne mesure, elle lisse ensuite ses sourcils broussailleux avec l'index et tire sur le bout de ses nattes, attachées par un élastique à boules blanches et des barrettes en forme de petits nœuds. Une fois qu'elle n'a plus rien à retoucher, Patsy ralentit ses gestes.

« Qu'est-ce que tu voulais me dire, manman ? » demande Tru en mâchant la bouche ouverte.

Patsy aperçoit sa gencive nue à l'endroit où elle a perdu deux incisives.

« C'est une surprise.

— Tu m'as acheté un ballon de foot pou que je puisse jouer comme les Reggae Boyz ?, demande la fillette, les yeux écarquillés.

— Non. C'est une surprise encore plus épatante.

— Ricky l'albinos dit qu'y a rien de plus épatant que les Reggae Boyz.

— Ce n'est que son avis. Et combien de fois je t'ai dit de plus appeler ce garçon comme ça ? C'est pas gentil. J'espère que tu le fais pas devant lui.

— Non, manman.

— Et j'espère que tu laisses personne te dicter quoi penser.

— Non, manman.

— Je veux que tu abandonnes tes manières de garçon manqué. Les petites fi sages font en sorte de rester soignées et propres. Comme les élèves du lycée Wilhampton. Elles jouent pas avec les garçons et salissent pas leurs beaux uniformes blancs. Elles sont sages et obéissantes. Tu veux bien me le promettre ? Promets-moi que tu... »

Patsy s'interrompt en remarquant le regard lointain de sa fille. Elle prend une profonde inspiration et change de sujet.

« D'accord. Si je te révèle mon secret, promets-moi que tu diras rien à grand-mère.

— Je te le promets !, s'exclame Tru en se trémoussant sur son siège, à nouveau pleine de vie.

— Tu es sûre ? » demande Patsy avec un petit sourire.

Tru hoche la tête avec une telle vigueur que ses tresses s'agitent.

« Je crois pas que tu es assez grande pou garder un secret. »

Patsy s'adosse à sa chaise et croise les bras sur sa poitrine d'un air taquin.

« Seules les grandes fi savent les garder, déclare-t-elle, une phrase que son oncle Curtis répétait souvent quand elle avait l'âge de Tru.

— Mais je suis une grande fi ! »

Patsy rit malgré le nœud désagréable qui se forme dans son ventre.

« Bon, voilà. Je pars en Amérique, lui annonce-t-elle enfin, sa serviette serrée dans son poing. J'ai eu mon visa aujourd'hui. »

Tru écarquille les yeux. Elle bondit de sa chaise puis fait le tour de la table pour serrer sa mère dans ses bras.

« On part en Amérique! » s'écrie-t-elle.

Quelques clients tournent mollement la tête, haussent les épaules puis se mettent à discuter à voix basse ; d'autres haussent les sourcils et sourient avec admiration. Patsy s'autorise à savourer ce câlin avec sa fille – qui ne connaît de l'Amérique que ce qu'on raconte dans les contes de fées de Walt Disney qu'elle regarde à la télévision, quand Manman G n'est pas là pour lui rappeler que ces dessins animés sont l'œuvre du diable, ou dans les livres que lui envoie Cicely. Elle repense à cette boule à neige qu'elle avait achetée un jour à Woolworth dans le centre-ville – un trésor inhabituel au milieu des vierges Marie et des statuettes de Jésus ornant l'étagère du salon. Tru prenait autant plaisir que sa mère à secouer l'objet pour voir les flocons emplir la boule et se poser sur la belle maison et les sapins qui l'entouraient. « *Y neige!* » gloussait-elle, la tête renversée, en battant des paupières comme si elle les sentait tomber sur son visage.

Mais un jour, la boule disparut. Tru admit l'avoir emportée à l'école pour la montrer à ses amies et l'avoir égarée. Patsy en tomba presque à genoux en écoutant les aveux de sa fille. Elle l'attrapa et lui donna deux bonnes fessées. « *Je t'ai demandé de l'emporter à ton lékol?* » Curieusement, ce furent les yeux de Patsy qui se mouillèrent. « *Combien de fois je t'ai dit d'y faire attention?* »

Pour elle, ce globe contenait la promesse secrète d'une vie sans problèmes ni besoins. Le jour où Tru la perdit, Patsy eut l'impression de devoir faire une croix sur *son* conte de fées – chose que sa fille ne comprit pas. Ses joues restèrent sèches, tandis que les siennes ruisselaient de larmes.

Patsy ferme les yeux – le soleil sur ses paupières crée aussitôt une sorte de néant jaune dans son esprit – et regrette de l'avoir frappée. Elle serre fort Tru contre elle et s'en veut de ne pouvoir se satisfaire du plaisir simple de la sensation du soleil sur ses paupières et de l'étreinte de sa fille. Mais alors qu'elle inspire le parfum de l'huile Blue Magic appliquée sur les cheveux de Tru, qui se mêle à l'odeur des pâtés au bœuf et des gaz d'échappement de la circulation bruyante de l'heure de pointe sur Half-Way Tree Road, Patsy sent seulement monter son désir secret de vivre plus intensément.

En vérité, elle n'a jamais aimé sa fille autant qu'une mère est censée le faire, ni autant que sa fille ne l'aime. L'amour qu'éprouve Tru pour elle – un amour sans réserve, que Patsy n'a pas eu à gagner ni à mériter – paraît injuste. La fillette accepte tout ce que dit et fait sa mère avec une parfaite candeur. Parfois, Patsy se surprend à vouloir réduire à néant cette image d'elle qu'elle voit se refléter dans ses yeux. Le jour où Patsy l'a frappée violemment parce qu'elle avait égaré la boule à neige, la colère de sa fille lui a procuré un certain soulagement. Avec un peu de chance, cette image figée que Tru avait d'elle finirait noyée par ses larmes. Mais la fillette n'a pas pleuré. Elle est revenue voir Patsy quelques instants plus tard, ses grands yeux marron lui mangeant presque le visage – deux puits sans fond dans lesquels sa mère prend soin de ne pas plonger trop longtemps le regard.

Après l'incident de la boule à neige, Patsy a commencé à faire des projets et des rêves dont Tru était exclue ; elle a écrit à Cicely qu'elle aimerait bien loger chez elle à Brooklyn, elle a fait une demande de passeport, puis de visa. Quant au reste, elle y réfléchira une fois arrivée en Amérique – il paraît que là-bas, les possibilités et les offres d'emploi abondent. D'après Cicely, il existe même des agences pour aider les gens à trouver un travail. « *Et un bon en plus ! Tu pourras te faire le triple de ce que tu gagnes au ministère en une*

## SI LE SOLEIL SE DÉROBE

*semaine!* » Patsy s'imagine toujours marchant main dans la main avec elle en Amérique, essayant des vêtements dans les boutiques, l'une remontant la fermeture de la robe de l'autre comme elles le faisaient enfants, ou achetant des articles ménagers, à la manière d'un vrai couple, pour leur maison – une demeure à étage en briques. Patsy n'en a parlé ni à manman G ni à Roy, car elle voulait d'abord voir si elle décrocherait un visa. Ce coup de tampon qui concrétiserait la possibilité d'une vie avec Cicely ; d'une récompense après toutes ces années de malheur ; d'une logique à toutes les erreurs de son existence. À présent, Patsy doit trouver comment annoncer à Tru qu'elle part en Amérique sans elle. La fillette le sent peut-être car elle s'agrippe plus fort à son corps. Une boule monte lentement dans la gorge de Patsy. « *Dyé, il a pas de place dans son armée pou les lâches* », dit toujours manman G.

Patsy déglutit.





Pennyfield était jadis un quartier bourgeois, jusqu'à ce que les propriétaires locaux, ceux qui en avaient les moyens, fuient la Jamaïque dans les années soixante-dix, persuadés qu'elle s'apprêtait à devenir un pays communiste, à l'instar de sa voisine Cuba. Affolés, ils filèrent se réfugier dans les bras de leur mère patrie, l'Angleterre, laissant derrière eux des maisons coloniales décolorées, décapées et déchues de leur grandeur. Ils abandonnèrent leurs manguiers, leurs poiriers, leurs *akées*<sup>1</sup> et leurs goyaviers aux jets de pierres des enfants affamés. Chacune de ces maisons est aujourd'hui ravagée par la pauvreté et les caprices de dame Nature. Pennyfield, qui se niche au pied des collines et s'étend jusqu'à un ravin sablonneux, tient son nom, d'après Ras Norbert, le vieux rasta qui habite dans une case de Rose Lane, des pièces de monnaie que des Anglais enterrèrent un jour dans la zone pour se porter chance. Toujours selon lui, ce seraient même de généreuses quantités de pièces d'or que ces hommes auraient enfouies dans le sol. « Croyez-le ou pas ! » braille le vieil homme avant de commencer son récit, tandis que son œil intact se promène sur les visages autour de lui, jusqu'à ce qu'il

---

1. Fruit « national » de la Jamaïque. C'est également le nom de l'arbre qui le produit.

repère le regard fixe d'une personne prête à l'écouter. Cette histoire se serait déroulée avant que les Jamaïcains aisés ne s'envolent tels des oiseaux exotiques en quête d'un refuge, et bien longtemps, évidemment, avant que manman G ne reçoive un appel céleste. Et que de jeunes garçons à la gâchette facile ne tracent une ligne invisible en travers du ravin, marquant leur territoire à l'aide de bombes de peinture sanguine et d'énigmatiques graffitis à peine lisibles sur les murs des bâtiments : PNP<sup>1</sup> vs JLP<sup>2</sup> ; LE ORANGE C'EST POU LES PÉDALES ; POU QUE LA JAMAÏQUE RESTE PROPRE, VOTEZ VERT ; ON VEUT LA LIBÈTÉ.

En période électorale, des politiciens traversent Pennyfield dans leurs BMW aux vitres teintées. Ils apportent des caisses de Guinness pour les distribuer aux habitants, leur façon bien à eux d'arranger les choses. Aux jeunes de la communauté – des garçons qui ne vont pas à l'école, des jeunes que Patsy connaît depuis l'époque où ils étaient tout gamins –, ces politiciens offrent des armes à feu.

Patsy et Tru dépassent Ras Norbert assis sur une caisse de bouteilles de soda vide près du Pete's Bar, à l'ombre du grand gaïac qui pousse au coin de Walker Lane et qui attire tant de papillons jaunes au mois de mai qu'il semble couvert de feuilles dorées frémissantes. Ras Norbert est occupé à raconter son histoire aux enfants morveux et ébouriffés de mademoiselle Foster, dont aucun ne semble jamais porter de chaussures ni aller à l'école. Bien qu'ils n'aient pas le même âge, tous font la même taille et se ressemblent à s'y méprendre. Même les filles, avec leur coupe afro et leurs épaules osseuses cachées sous de simples robes de coton, sont à peine différenciables des garçons vêtus de shorts beiges et de T-shirts déchirés aux couleurs de pays qu'ils ne

- 
1. *People's National Party.* (Toutes les notes sont de la Traductrice.)
  2. *Jamaica Labour Party.*

verront jamais – la France, le Brésil, l'Italie... Les enfants écoutent Ras Norbert en suçant leur pouce. Les balais que le rasta fabrique et vend sont appuyés contre le tronc de l'arbre, tandis qu'il leur parle du jour où quelques hommes en pantalons et chaussettes longues s'accroupirent au pied de la colline, malgré la chaleur écrasante, pour creuser des trous et y semer des pièces d'or. Personne ne demande jamais à Ras Norbert d'où il tient cette histoire, pas plus qu'on ne lui demande comment ses dreadlocks poivre et sel emmêlées, semblables à l'écorce ridée d'un grand arbre, sont devenues aussi longues. Afin qu'elles ne balayent pas le sol, il est obligé de porter leur masse sur une épaule, de la même manière que s'il promenait l'anaconda du Hope Zoo.

« Mais s'ils ont planté de l'or, pourquoi ils ont appelé cet endroit Pennyfield ? » demande un enfant qui n'appartient pas à mademoiselle Foster.

Ras Norbert interrompt son histoire pour localiser la source de cette voix fluette. C'est celle du petit-fils albinos de mademoiselle Ida, qu'il est difficile de ne pas remarquer, car il est aussi pâle qu'un fantôme et ses cheveux ont la couleur des algues séchées. Il est caché dans les plis de la jupe de sa grand-mère, dont le motif à fleurs ne fait qu'accentuer sa blancheur. Seule la langue rose vif qu'il tire à Tru n'est pas dépourvue de couleur. La fillette riposte en lui tirant la langue à son tour. Les enfants ressemblent à deux geckos qui se provoquent dans un jardin. Patsy pince l'avant-bras de Tru.

« Je t'ai déjà dit de pas tirer la langue ! C'est pas digne d'une jeune fi. »

Tru croise les bras sur la poitrine d'un air boudeur et foudroie le garçon albinos du regard. Mademoiselle Ida, qui est cuisinière à l'école maternelle de Molynes Road, ne semble pas remarquer les grimaces de son petit-fils. Comme Patsy, elle s'est arrêtée pour écouter Ras Norbert.

« Y a que les idiots qui pensent qu'un penny est juste un penny, répond celui-ci au garçon. L'homme sage, y connaît la valeur d'une pièce. Le problème, c'est qu'on est trop paresseux et opprimés pou dénicher une aubaine dans notre propre jardin. »

Mademoiselle Ida et mademoiselle Foster secouent la tête en riant, attrapent la main de leurs enfants qui regardent Ras Norbert les yeux ronds, et les entraînent dans des directions différentes.

« C'est quoi une aubaine ?

— Venez, les enfants ! C'est l'heure de partir ! Y faut que je prépare le dîner avant le début du match ! Y a que les Reggae Boyz qui peuvent nous rapporter de l'or !

— Parfaitement ! Ce vieux-là raconte que des bêtises !

— Si y avait vraiment de l'or dans notre jardin, Nelson l'aurait trouvé depuis longtemps. Cette brute de propriétaire laisserait jamais un trésor lui filer sous le nez. »

Patsy est la dernière à partir. Les gloussements des autres femmes s'éloignent. Toute l'euphorie qu'elle ressentait plus tôt est brusquement retombée, aussitôt remplacée par une certaine tristesse – un sentiment qu'elle a toujours éprouvé sans jamais parvenir à cerner sa cause.

« Viens », dit-elle à Tru d'une voix morne en détournant le regard de Ras Norbert qui poursuit ses remontrances.

Les plantes de manman G envahissent le jardin de devant jusqu'à la varangue. La maison à deux chambres qu'elle loue avec Patsy est une basse construction bleu clair pourvue d'un toit de bardeaux, de fenêtres à persiennes protégées par des barreaux, d'une véranda et d'une antenne télé fixée sur le côté. La plupart des habitations de Pennyfield lui ressemblent. Leurs jardins sont séparés par des fils barbelés ou des palissades en zinc dans lesquelles sont percés des trous offrant aux voisins un accès immédiat

aux informations qui ne les concernent pas : « *Cette Peggy s'est encore trouvé un boug. J'espère qu'elle va le garder, celui-là!* » Les jours précédant le versement de la paye, quand on n'arrive plus à joindre les deux bouts, ces trous servent à s'échanger des ingrédients de cuisine : « *Je peux te demander une pincée de sel, Jerry? Je vous emprunterais bien deux morceaux de gingembre, mam'zelle Berta. Viens me goûter ce jus de corossol et dis-moi s'il est bon. Y lui faut plus de sucre, pas vrai? Je peux t'en emprunter un peu?* » Les enfants espionnent ceux qui prennent leur bain dehors. Ils rient et pointent du doigt leurs nombrils proéminents ou leurs taches de naissance situées à des endroits étranges. Les victimes crient en frottant leurs yeux pleins de savon : « *Laissez-moi tranquille! Je vais le dire à votre mère! Si je vous attrape, vous allez voir ce que vous allez voir! Fichez-moi la paix!* »

Mais lorsque cessent le bruit et les bavardages, on ne perçoit plus que des soupirs. Ou parfois, l'air qui vibre au son des coups de feu pendant les guerres de clans. La nuit, Patsy les entend de sa chambre. Dans un endroit comme Pennyfield, où ces bruits sont fréquents, les habitants n'ont pas peur, mais ils se tiennent sur leurs gardes ; ils dorment la porte fermée et derrière des fenêtres à barreaux. Dans ce calme relatif, ils peuvent vivre tranquilles grâce à Pope. Patsy l'a connu à l'époque où il s'appelait encore Peter Permell et où ils étaient camarades d'école à Pennyfield Primary – c'est l'aîné des trois fils que mademoiselle Babsy a élevés à Melrose Lane. Cicely est sortie avec lui au collège. Bien que la mère de Peter lui ait donné de la nourriture et l'ait invitée à leur table quand manman G a cessé de subvenir à ses besoins, Patsy a toujours considéré ce garçon comme un voyou. C'est après avoir été expulsé d'Amérique qu'il est devenu Pope. Actuellement, il règne tel Dieu lui-même sur Pennyfield, plus puissant que n'importe quel

policier ou politicien véreux. Ses petits frères, Keith et Leroy, qui se font maintenant appeler Bishop et Cardinal, sont ses bras droits.

« Un jour, je t'achèterai une grande maison », dit Patsy à Tru qui la tient par la main.

De ses doigts libres, Patsy ouvre le portail. L'odeur douceâtre qui monte d'une des plantes lui évoque un souvenir douloureux. Elle soulève le loquet de la grille de la varangue.

« Avec un étage ?, demande Tru.

— Oui.

— Et un balcon ?

— Tout à fait.

— Et un grand jardin où je pourrai jouer au foot et m'entraîner pou devenir aussi forte que les Reggae Boyz ? »

Patsy marque une pause avant de répondre.

« Oui, avec un grand jardin où tu pourras taper dans le ballon et devenir notre première star féminine du football.

— Mais où tu trouveras la place pou la faire construire ?

— Je la ferai bâtir sur la colline. À côté de celles-là. »

Du regard, Tru suit le doigt que pointe sa mère vers l'*akée* de mademoiselle Ponchie, jusqu'à sa plus haute branche, au-dessus de laquelle elle aperçoit les grandes demeures, semblables à de majestueux châteaux, qui dominant Kingston du sommet de la colline.

« C'est là-haut que je la ferai bâtir, s'entend répondre Patsy, presque dans un murmure. C'est pou ça que je pars en Amérique. Pou améliorer ta situation. Notre situation à toutes. »

*Afin que t'aies jamais à compter sur Pope pou quoi que ce soit, s'apprête-t-elle à ajouter, avant de se raviser.*

Patsy et Tru entrent dans la maison où ne flotte jamais la moindre odeur de cuisine ni de produits d'entretien, juste le parfum écœurant de l'essence de romarin. Les longs

rideaux roses à fleurs rouges masquent les fenêtres dont les persiennes sont toujours fermées. Patsy les ouvre pour aérer la pièce. Des grains de poussière dansent dans les rayons du soleil puis se posent sur les statuettes de Jésus qui encombrant l'étagère et la vieille chaîne stéréo sur laquelle manman G passait autrefois des disques de la Motown, avant de cesser d'écouter « *cette musique du diable* ». Patsy détourne les yeux des visages en cire des figurines. Elle a grandi sous ces regards figés interrogateurs, si effrayants qu'elle en perdait ses moyens. Leur jugement silencieux semblait se répandre partout comme la poussière qui les recouvrait, assombrir la pièce et l'asphyxier, ainsi que tout le reste de la maison.

« Bonsoir, grand-mère! » crie Tru dès qu'elle laisse tomber son cartable sur le canapé couvert de plastique, avant de partir à la recherche de manman G.

Épuisée, Patsy la suit lentement puis vérifie le courrier posé sur la table de la salle à manger – surtout des factures qui s'accumulent. Elle les jette une à une comme si elle distribuait un jeu de cartes en murmurant: « Ça peut attendre. Ça peut attendre. Mais qu'est-ce que je leur dois encore à eux? Bande de voleurs! »

Arrivée à la fin du paquet, elle secoue la tête. Madame Tyson ne va pas tarder à venir frapper au portail pour récupérer l'argent du loyer. Patsy jurerait que cette vieille femme ne quitte son quartier résidentiel dans son véhicule avec chauffeur que pour les harceler jusqu'à ce qu'elles payent. C'est une des rares propriétaires qui refusent de céder leurs propriétés à Pope. La plupart ont cessé de venir dans le quartier. Ils ont fini par abandonner leurs biens pour de bon, craignant des représailles sous une forme ou une autre, ou le racket d'autres propriétés et commerces qui leur appartiennent. Le père de madame Tyson était un des membres de la haute société qui habitaient à Pennyfield à l'époque où

c'était un quartier aisé. Il mourut à la fin des années soixante et légua sa maison à sa fille. Au lieu de la vendre, madame Tyson loua un côté du bâtiment à manman G – alors une jeune domestique, enceinte de Patsy – et fit condamner l'autre, où se trouvent toujours les affaires de son père, couvertes de poussières et de toiles d'araignée. Le corps de madame Tyson s'est tassé avec les années, et son visage pâle est en permanence renfrogné. À chacune de ses visites, elle balaye le jardin du regard, traverse la maison appuyée sur sa canne puis jette un coup d'œil dans les placards et les marmites posées sur la cuisinière d'un air dégoûté. « *C'est Satan, cette fanm* », répétait manman G quand Patsy était enfant. Et la fillette la croyait. Sa mère lui demandait de répondre à la propriétaire qu'elle était sortie – c'est le seul mensonge qu'elle a continué à commettre après avoir été sauvée par Dieu. Mais un jour, Patsy, à peine âgée d'onze ans, désobéit et laissa entrer la femme dans la maison. Madame Tyson retira un billet de vingt dollars d'une liasse issue de plusieurs paiements de loyers et le pressa discrètement dans la paume ouverte de la fillette. « *Va don t'acheter des provisions avec ça.* » Le regard de la femme venait de glisser vers les placards vides que manman G avait oublié de remplir pendant une de ses nombreuses périodes de jeûne qui pouvaient durer des jours, voire des semaines. Un rare geste de gentillesse de la part de leur propriétaire, qui ne s'est jamais occupée des réparations de la maison.

« Je peux pas payer tout ça maintenant », se lamente Patsy, dont le regard se pose finalement sur les statuettes.

Elle rêve de les briser une par une et d'écraser leurs morceaux sous ses talons.

Manman G, âgée seulement de cinquante ans, a depuis longtemps renoncé à la vie et attend patiemment le jour du jugement dernier, trop absorbée par les Écritures et sa fichue collection de figurines pour se préoccuper des



factures. « *Le Seigneur pourvoira. T'as oublié la multiplication des pains ?* » répète-t-elle. Mais c'est en réalité Patsy qui pourvoit aux besoins de sa famille, qui multiplie et divise – et le peu qu'elle gagne se réduit rapidement comme peau de chagrin. C'est sa punition, pense-t-elle, parce qu'elle est tombée enceinte d'un homme qui avait déjà une famille. Une faute que manman G ne lui a jamais pardonnée. Patsy tente constamment d'expié ce péché, en faisant des heures supplémentaires afin de nourrir non seulement Tru, mais aussi sa mère qui ne ramène aucun salaire depuis que Jésus l'a appelée pour lui rendre témoignage à plein temps.

Manman G est assise sous la petite varangue que tonton Curtis a construite derrière la maison avant de partir. Cet homme que manman G demandait à Patsy d'appeler « tonton » était en fait son beau-père. Mais l'idée que la fillette l'appelle « papa » déplaisait à sa mère, et « monsieur Willoughby » paraissait trop solennel. Tonton Curtis était un homme trop jaloux pour supporter l'idée que le cœur de manman G batte pour deux hommes à la fois, même si son rival n'était autre que le Créateur. Malgré les protestations de sa compagne, il continuait à boire du rhum et fumer des cigarettes. Le soir, il aimait s'asseoir dans son fauteuil du salon, poser ses grands pieds sur un tabouret et écouter de vieux tubes sur la chaîne hi-fi. Attirée par la musique, Patsy quittait son lit pour le rejoindre. « *On dansait là-dessus dans le temps* », disait-il en sentant sa présence. Ses yeux tristes et flétris se posaient sur le visage de la fillette, presque invisible dans la pénombre. « *Tu te rappelles, Gloria ?* » Pareilles à un voile de fumée de cigarette, les années qui les séparaient se dissipaient quand il regardait Patsy, curieux de comprendre ce qui avait mal tourné entre sa compagne et lui. Perplexe, il ne voyait pas son jeune visage, mais celui de manman G.

Un beau jour, tonton Curtis les quitta, incapable de supporter plus longtemps la nouvelle piété de manman G.

« *Je suis un adulte! Personne me dit quoi faire! C'est pas une fanm qui va me donner des ordres!* » Manman G ne cilla pas. « *Eh ben, va-t'en alors!* » Elle l'aida même à empiler ses affaires au milieu du jardin.

Si elle n'était pas occupée par cette chasse théâtrale aux péchés, Patsy pense que sa mère ne saurait pas quoi faire de sa vie. Seul l'anime son mépris du monde laïque. Et dire qu'elle ne porte plus que cette robe d'intérieur, une espèce de toile de tente orange vif qui dissimule ses jambes bien en chair, ses mollets sensuels qui obligeaient jadis les hommes à s'arrêter pour lui lancer un bonjour sans qu'elle ait prononcé un seul mot, et la rondeur fluide d'un corps que Patsy apercevait plus jeune sous ses fines chemises de nuit! Il paraissait si sûr de lui, ce corps, quand il avançait pour faire signe au chauffeur d'un bus de s'arrêter, quand il sautait par-dessus une flaque ou cherchait de la nourriture dans un placard. Aujourd'hui, il est couvert, fermé à la passion et aux rituels amoureux. Le frêle espoir qui animait son regard est mort il y a longtemps, juste avant qu'elle ne remise sa jeunesse aux oubliettes et que la trappe ne se referme devant ses pieds. Sans sa bible, manman G n'est plus qu'un être brisé, un être aussi vide que les pièces aux murs jaune sable qu'elle dégarnit un jour sur un coup de tête, telle une purge, pour les remplir de statuettes de Jésus. Patsy se tient en retrait dans la cuisine sombre et regarde sa mère tapoter la tête de Tru avec douceur.

« C'était comment au lékol?, demande-t-elle en refermant sa bible.

— Pas mal », répond Tru, ses grands yeux levés vers elle.

La scène est presque parfaite: grand-mère et petite-fille échangeant tendrement les anecdotes de leur journée. Le rire de manman G est aussi léger que le murmure de l'eau. Un son qui tranche avec ses cris réprobateurs, si perçants et râpeux qu'on pourrait s'en servir pour racler la chair d'une noix de coco.

« C'est tout ? Qu'est-ce que tu as appris ?

— Les additions et les soustractions !

— Ah oui ? Alors tu vas pouvoir m'apprendre. »

Tru hoche la tête.

« Tu sais, ta mère était très bonne en maths.

— C'est vrai ?

— C'était même la première de sa classe. Ses maîtresses avaient jamais vu une fi aussi douée. Elles disaient qu'elle avait beaucoup de potentiel.

— De quoi ?

— De potentiel.

— Qu'est-ce que ça veut dire, grand-mère ?

— C'est quand on peut devenir quelqu'un. »

Patsy baisse les yeux vers ses mains. Ses doigts joints douloureusement immobiles sont incapables de retenir cette chose qui leur échappe et qui s'écoule dans la vaste obscurité de la pièce.

Tru se penche davantage vers manman G et chuchote :

« Manman m'a révélé un secret.

— Quel genre de secret ?

— Elle va nous emmener vivre plus près de Dyé sur la colline.

— Comment ça ? »

La voix amusée de manman G est descendue d'une octave.

« Elle a eu un visa ! »

L'espace d'un instant, la grand-mère ne semble pas comprendre. Lorsque manman G lève les yeux et découvre sa fille derrière la porte grillagée, Tru lit dans le froncement de ses sourcils des questions qu'elle n'a aucune envie d'entendre.

« Va chercher tes devoirs, je vais t'aider », dit rapidement Patsy.

Manman G ne baisse pas le regard. Patsy décroise les bras et les laisse tomber le long des flancs, tandis que Tru file chercher ses cahiers dans le salon.

« Sans courir!, lui crie sa mère. J'arrive dans une seconde. »

Manman G retire du tabouret sa jambe gauche, celle qu'elle ménage. Elle ressent une gêne depuis quelque temps, mais refuse de la faire examiner. Un miracle de plus qu'elle confie à Jésus. Patsy aperçoit un reflet argenté sous le foulard noir de sa mère et sent aussitôt son dos se détendre, quoique très légèrement.

« Manman, y faut que je te parle de quelque chose », dit-elle tout en se demandant s'il n'aurait pas été plus simple de tout quitter sans un mot.

Patsy aimerait bien éviter ce qui va venir et aller se coucher ; dormir plus profondément que le soir où, à dix ans, elle a bu sa première gorgée de rhum avec tonton Curtis ; sombrer dans un sommeil plus épais que la chair d'une mangue, plus régulier que le vol d'un urubu, et plus paisible que la floraison des boutons de l'hibiscus qui pousse dans le jardin. Jusqu'à ce qu'il soit l'heure de monter dans l'avion.

Ce mal, qui survient souvent et passe, traverse l'air comme une lourde brise, déplace les objets, fait claquer les portes sur son passage, puis s'arrête tout près d'elle, observe et écoute. Il se sert de l'air de ses poumons pour respirer, se dilater, remplir la pièce ; il enfle dans l'entrée, les deux chambres de la maison, jusqu'à la varangue, la rue, puis jette sa noirceur à la face du soleil. Le froid du diable est aussi brutal que lourd. Bien souvent, Patsy se sent s'affaisser sous son poids, disparaître dans son ombre, devenir invisible.

Elle regarde sa mère en face, prête à lui révéler le seul secret qui la rend heureuse et la maintient en vie depuis des années.

« Je pars vivre en Amérique. »

Lorsque Manman G pose sa bible, son visage est austère.

« Il t'a fallu des heures pou mettre ce bébé au monde », dit-elle.

Patsy plisse les yeux.

« Je vois pas le rapport. »

Très lentement, manman G enlève ses lunettes et les pose sur sa bible.

« Ton bébé a eu la chance de vivre. La Bible dit que nos marmailles sont un héritage du Seigneur. Le fruit de nos entrailles. Tru est ta récompense ! J'espère que t'as pas l'intention d'abandonner l'enfant que le Seigneur t'a offert. »

Patsy garde le silence le temps de se ressaisir, de réprimer le torrent de colère qui l'inonde. Elle sait qu'il est impossible de remporter la bataille une fois que sa mère évoque Dieu ou la Bible.

« Je peux plus me contenter de cette vie-là, manman.

— Patricia, arrête de tourner autour du pot. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que si je pars, je pourrai pétèt... »

La voix de Patsy faiblit à mesure qu'elle perd courage.

« Dis don, c'est qui qu'a écarté les jambes devant ce boug ?, demande manman G, la tête inclinée sur le côté, les dents acérées. C'est la faute à qui, hein ? T'es pas au courant que les actes en disent plus long que les mots ? Qu'est-ce que tu croyais qu'il allait se passer quand tu t'es couchée à côté de ce chien pouilleux, hein ?

— Arrête, manman.

— Quoi ?

— Je suis fatiguée.

— Non, mais tu t'entends un peu ? »

Manman G se soulève du fauteuil à bascule avec une grimace.

« Combien de fanm t'entends dire qu'elles peuvent plus se contenter de cette vie-là et qu'elles sont prêtes à abandonner leurs marmailles ? On les porte dans notre ventre pendant neuf mois. Imagine que je t'aie abandonnée en disant que je voulais plus de cette vie ? »

Patsy laisse échapper un rire franc.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Si tonton Curtis avait pas été là, je serais morte de faim. »

Les traits de manman G semblent s'affaïsser.

« Je te conseille d'éviter de parler de ce vieux souillard. »

Après un silence tendu, elle poursuit :

« Tu vas don me laisser Tru sur les bras ?

— Je suis pas assez stupide pou ça.

— À qui d'autre tu veux la confier ? Ce boug cruel qui se prend pou quelqu'un pasqu'y possède une arme ?

— C'est son père.

— Ah, tu peux pas lui réclamer des sous, mais tu peux lui demander d'élever la petite ? Qu'est-ce qu'y faut pas entendre ! Où as-tu don la tête, Patricia ? »

Patsy, qui n'a pas encore annoncé la nouvelle à Roy, se sent brusquement nauséuse. Elle s'assied sur le bord du mur bleu écaillé qui entoure la varangue ; sa décision de ne pas le consulter plus tôt lui apparaît dans toute sa réalité, l'assaillant telle une nuée de corbeaux prêts à dévorer jusqu'à la dernière miette la joie qu'elle éprouvait en arrivant chez elle. De fortes odeurs de plats mijotés envahissent le jardin ; à croire que tous les voisins ont brusquement ouvert leurs portes pour aérer leurs cuisines. Patsy pose les mains sur ses cuisses. Elle laisse les sons emplir l'espace silencieux qui la sépare de sa mère – les aboiements des chiens, et le bavardage lointain des voisins qui s'apprêtent à regarder le match de la coupe du monde au Pete's Bar ou à la télévision. Il ne se passe rien d'aussi joyeux ou bruyant au 5 Rose Lane.

« Tu comptes rester les bras ballants ? On dirait que tu viens de découvrir que Jésus a quitté son tombeau, s'agace manman G.

— Pou l'amour de Dyé, manman ! Arrête avec ces bêtises !

— T'avise plus jamais d'invoquer le bon Dyé pou rien !

— Y a don vraiment rien qui compte à part ta stupide religion ? » s'agace Patsy, avant de réaliser qu'elle a prononcé ces mots à voix haute.

Manman G écarquille les yeux. On croirait qu'elle vient de voir l'ombre de Satan passer sur le visage de sa fille. Elle pose rapidement les mains sur sa tête couverte et se met à prier en marmonnant une demande de pardon pour son unique enfant possédée par le diable. Patsy entend un bruit à l'intérieur de la vieille maison. Tru doit s'impatienter. Manman G cesse brusquement de prier.

« C'est un vrai petit ange que Dyé t'a envoyé », murmure-t-elle.

Son visage se contracte, le noir de sa peau si net, si tranché qu'il sidère Patsy. Des larmes dures voilent les yeux de sa mère.

« Dis-moi que t'oseras jamais abandonner cette petite. Ce serait aussi bête que de maudire le bon Dyé quand on veut qu'y nous bénisse.

— Manman...

— Au nom de Dyé!

— Manman... »

Patsy est incapable de reconnaître la voix qu'elle entend appeler: est-ce la sienne ou bien celle de Tru? Soudain, la vieille odeur revient. Dans cette maison dont chaque pièce renferme des bibles ouvertes et des crucifix, où des statuettes de la vierge et de Jésus la condamnent du haut de leur étagère, les anciens fardeaux remplacent rapidement celui qui l'accable ce soir. Écœurée par l'odeur de sang rance et de romarin, Patsy ne peut plus se retenir. Elle se précipite vers la salle de bains et bouscule sa mère au passage.

« Manman ? » l'appelle Tru.

Patsy claque la porte au nez de la fillette et se penche au-dessus de la cuvette des toilettes tachée de traînées de rouille, au fond de laquelle elle aperçoit son reflet.

Sa mère lui interdit de subir un avortement, sinon elle la ferait jeter en prison, car c'était illégal en Jamaïque et considéré comme une abomination par l'Église. On n'avait encore jamais entendu une femme déclarer qu'elle voulait mettre un terme à sa grossesse – même si c'était l'enfant de son violeur qui grandissait dans son ventre ; même si, comme Patsy, elle n'était rien de plus que la maîtresse d'un homme auquel il était impossible d'annoncer qu'elle était enceinte. Il était plus commun d'enfermer une femme dans une salle du Bellevue Hospital de Winward Road parce qu'elle avait, dans un accès de folie, fourré son nouveau-né dans un sac en plastique ou l'avait enterré sous un tas de sable. On y croisait aussi des jeunes filles d'à peine quatorze ans dont le ventre saillant embarrassait leurs familles, qui finissaient par les envoyer accoucher à la campagne ; il y avait également celles qui buvaient en secret des décoctions, convaincues qu'il n'y avait pas meilleure planche de salut. Mais c'étaient celles aussi qui donnaient naissance à des bébés sans bras ni jambes, ou avec une tête énorme, et les abandonnaient sur les marches d'une église, sur le seuil d'une porte de service ou d'un foyer d'accueil. Les bien portants étaient confiés à mademoiselle Foster qui les habillait et les nourrissait jusqu'à ce que des visiteurs, le plus souvent des hommes dans des voitures aux vitres teintées, viennent les chercher. Patsy a vu des tas de fois ces véhicules s'arrêter devant la maison jaune de madame Foster, puis repartir, aussi silencieux que la nuit avant l'aube, sur le chemin caillouteux de Rose Lane, après l'avoir délestée d'une bouche à nourrir et lui avoir offert une poignée de billets qu'elle a aussitôt fourrée dans son soutien-gorge.

Une fureur extrême s'empara de Patsy, née non seulement de sa propre impuissance, mais aussi des rancœurs accumulées qu'elle éprouvait contre sa mère – sa loyauté et son affection pour Jésus lui étaient insupportables. Un jour,



les fidèles de l'église qui étaient venues prier pour Patsy durent l'immobiliser de force. Leurs mains se cramponnèrent à ses épaules et à son ventre – des mains endurcies, rendues calleuses par les lessives et le récurage des sols, des mains qui servaient à consoler les mères des pécheresses accablées de chagrin et à retenir celles qui se débattaient, habitées par le Saint-Esprit, les yeux roulant dans leurs orbites. Ce furent ces mains qui empêchèrent Patsy de se faire du mal. Son esprit était si embrouillé qu'elle oublia que ces femmes à l'haleine mentholée, coiffées de beaux chapeaux et vêtues de robes amidonnées qu'elles portaient fièrement à la messe dominicale, n'étaient autres que celles qu'on lui avait appris à respecter et à craindre, ces aînées qui réagissaient à toute manifestation de jeunesse avec une expression sévère, qui évoquaient la fin du monde à la simple vue d'une jeune fille trop légèrement vêtue ou d'un garçon fumant une cigarette, ces femmes dont manman G redoutait par-dessus tout le jugement.

Patsy avait oublié qui elles étaient quand elle leur hurla d'aller au diable, tant son envie de se jeter en bas des marches de la varangue construite par tonton Curtis, avant qu'il ne parte pour de bon, était plus forte que la nécessité de porter cet enfant. Mais elles étaient trop robustes, trop déterminées. Elles la forcèrent à se coucher sur le canapé couleur moutarde du salon, la plaquèrent contre le siège et prièrent. Manman G joignit sa voix aux leurs sans véritable émotion, les yeux désormais immobiles dans leurs orbites, fixés sur Jésus. Une fois que le bébé fut né, Patsy n'essaya pas de le tuer. Il était trop tard. Il arrivait que la fillette pleurât pendant des heures, mais elle ne réagissait pas ; pas même un picotement ne parcourait ses doigts ni ses mamelons. Elle restait assise dans la lumière froide de la pièce, appuyée contre les oreillers de son lit, semblable à une poupée de chiffon au tissu fin et pourri par le temps, tandis que son